

Les relations entre les violences religieuses et étatiques

Avant de s'intéresser de près aux violences religieuses, il faut étudier les autres formes : les violences sociales et celles de l'État qui est censé en détenir le monopole. Il faudra également les situer dans leur évolution historique.

Nous avons déjà discuté abondamment de l'hypothèse girardienne du meurtre sacrificiel. Les mythes des premières collectivités humaines indiquent que ce meurtre est en rapport avec des situations existentielles graves, qui ont mené à tuer un homme pour le diviniser par la suite ; une façon d'honorer un être qui a contribué malgré lui à résoudre un grave conflit à l'intérieur du groupe. Toutes les religions d'une manière ou d'une autre font référence même ténue à cette origine sacrificielle de l'organisation sociale. Certains actes de violences modernes, perpétrés à l'encontre d'une ethnie ou groupe religieux peuvent être interprétés partiellement au moyen du modèle de René Girard. Il s'agit en général de violences exercées à l'encontre des voisins géographiques ou de groupes ayant développé des conceptions religieuses proches.

Toutefois, en suivant Vincent Pavan (*Le Totalitarisme en marche*), il existe certaines formes de violences qui sortent du couple sacrifice/divination. C'est avec la mise en place d'une structure étatique, qu'un nouveau mode d'élimination des citoyens déviants va apparaître. Une législation très codifiée de droit écrit permettra dès l'Empire romain de retrancher de la communauté un proscrit, qualifié de homo sacer, auquel il ne sera pas conféré de dimension sacrée. Avec l'apparition du bureaucratisme, le légiférant s'affranchit progressivement des puissances divines. Comme souvent, mais de manière informelle, les prémices en auront été fournies par les Grecs : les condamnations de Socrate et d'Antigone. Les Romains en ont systématisé la codification. Après le cycle des invasions barbares, le droit romain, dans sa froideur dépassionnante, s'imposera aux peuples européens. Mais l'État ne détient qu'en apparence le monopole de violence. Tout dépend de sa puissance, qui bien sûr est faible dans des situations de guerre civile, ou alors il laisse se perpétrer des pogroms par calcul politique. Prenons l'exemple de la forme la plus grave de violence étatique : le génocide. Dans ce cas, la machine bureaucratique organise et met en œuvre l'élimination de tout un peuple.

Mais il n'existe pas d'opposition de principe entre le génocide et le pogrom, plus proche de l'hypothèse girardienne. Jusqu'à l'époque médiévale, dans des sociétés profondément religieuses, on illustre en général le déclenchement d'un pogrom par l'intervention d'un moine millénariste excitant la foule contre la communauté juive locale, qui était accusée d'une épidémie ou d'un malheur quelconque. Après les horreurs perpétrées par la foule en furie, les autorités locales remettaient de l'ordre afin de reprendre le contrôle de la situation. On assiste encore de nos jours à des phénomènes similaires, par exemple, au Pakistan quand un chrétien est accusé de blasphémer l'Islam. Par contre, il est maintenant établi que les nazis ont organisé sciemment la Nuit de Cristal de 1938 à l'encontre des Juifs en essayant de la faire passer pour un pogrom. De même en Inde, on repère l'intervention de partis nationalistes hindous dans la exécution de pogroms à l'encontre de la minorité musulmane.

Sur ces considérations liminaires, nous pouvons introduire la notion de pogrom génocidaire, caractérisant des violences politiques et religieuses, au cours desquels une rage populaire se combine au projet à visée politique. Nous prendrons les exactions du 7 octobre 2023, perpétrées par le Hamas, comme marqueur des violences religieuses modernes. Si le Hamas avait eu les moyens, il aurait torturé et tué l'ensemble de la population juive, tout en se gardant des esclaves sexuelles en guise de trophées, comme le fit l'État islamique ainsi que les conquérants musulmans antérieurs. Après de multiples attentats depuis 30 ans, on peut déclarer que les musulmans, en groupes ou individuellement, sont responsables de la grande majorité des violences religieuses. N'oublions pas que les massacres ne sont pas moins sanglants entre communautés musulmanes d'obédience tribale ou religieuse différente, les deux allant parfois de paire.

En écoutant attentivement les nombreux intellectuels juifs, on constate que toutes leurs questions sont centrées sur la spécificité des persécutions antisémites : « Faut-il continuer de croire que la rhétorique arabe ne se réalisera pas ? Faut-il oublier la marque infamante de déshumanisation qui nous exclut du reste de l'Humanité ? Faut-il refuser de se laisser définir comme un but génocidaire ? Peut-on et doit-on refouler l'idée d'un "Génocide ontologique" qui se serait dévoilée le 7 octobre 2023 ? » D'un côté, mon discours, inspiré des hypothèses de René Girard, consistera à montrer que le pogrom subi dépasse le cadre de la persécution des juifs, et d'un autre, je voudrai mettre en lumière la spécificité de la haine contre les juifs. Ainsi, cette démarche anthropologique pourra nous sortir de l'essentialisme focalisé sur la communauté juive tout en formulant un discours rationnel sur la violence la visant.

Qu'est-ce qui fait l'unicité d'Israël depuis son origine, provoquant l'incompréhension de ses voisins, de ses ennemis en général ? Même si des prémices avaient été semées en Assyrie (Zarathoustra) et en Égypte (Aton,

Dieu solaire), les Juifs insistent et persistent sur l'unicité de Yahvé. Ce Dieu est terriblement jaloux, ne supportant pas qu'on lui adjoigne des divinités ni qu'on le supplante. Mais cette caractéristique ne suffit pas pour expliquer l'animosité chronique des ennemis qui attribuent à leurs rois des pouvoirs divins ou une ascendance divine ; c'est le cas de l'Égypte et de l'Assyrie, dont les dieux possèdent un ancrage terrestre, dans la lignée des mythes tribaux antérieurs. C'est tout le contraire de Yahvé, qui reste inconnaissable, non visible et non représentable, transmettant seulement ses volontés par la bouche des prophètes. Cette caractéristique induit une abstraction beaucoup plus poussée que les autres univers spirituels. Le Verbe, comme seul lien avec Dieu, va entraîner une complexification de la pensée juive en matière de morale qui est réactualisée en fonction des nouvelles conditions politiques : victoires et défaites de la nation. En outre, les juifs se qualifient de Peuple élu d'un Dieu unique, provoquant une inimitié de voisins rabaissés, d'autant plus qu'aucun syncrétisme n'est possible. Augmentant la distance religieuse, le ministère des prophètes successifs induit un progrès intellectuel, qui offrira une longévité exceptionnelle à la culture juive, même en l'absence de pouvoir politique. Alors que Yahvé punissait encore lui-même le peuple récalcitrant dans les premiers livres bibliques, il envoie ultérieurement par la bouche des prophètes un ennemi punir le peuple infidèle à la Loi mosaïque. Enfin, les prophètes du retour d'Exil de Babylone, montrent comment le peuple se fait du mal à lui-même par sa propre décadence. Ce progrès psychoreligieux est indéniable. À partir du IV^e siècle, la force prophétique s'étiolé à la suite des invasions macédonienne et romaine. Cette longue occupation étrangère induit l'attente des temps eschatologiques annonçant la venue d'un Messie devant libérer le peuple par la force du glaive et apporter justice et bonheur universel.

La résilience juive s'explique également par un autre facteur : un séparatisme systématique imposé à tous les membres de la communauté, interdisait strictement tout mariage mixte tant qu'Israël disposait du pouvoir politique. Car les femmes exogènes étaient soupçonnées d'importer des rites religieux souillant le monothéisme. Empêchant tout syncrétisme, cette intelligence juive, cultivant le séparatisme, a été haïe au sein des pays pendant la diaspora. Le judaïsme est caractérisé de tous temps par la rigidité identitaire, compensée par une étonnante capacité d'adaptation à un environnement hostile. Malgré quelques rares défections dans les débuts du christianisme et de l'islam, le corps social s'agrégea autour de la culture rabbinique de l'exégèse talmudique.

Étudions l'évolution de l'hostilité des deux aires politico-religieuses vis-à-vis du judaïsme. Chaque cas entretient une relation ambivalente d'admiration et d'inimitié avec cette religion fondatrice. Commençons par l'aire chrétienne, qui a puisé ouvertement dans la Torah, dont elle a tiré son Premier testament. Cette filiation est pourtant rompue en accusant le « père » idéologique de tuer le Fils – Jésus. Et par vengeance – non chrétienne – la Chrétienté a voulu tuer le « père » biologique par des pogroms épisodiques perpétrés entre le Moyen-Âge et le XIX^e siècle. La fréquence de ces exactions se réduisirent au fur et à mesure de la déchristianisation et de la généralisation de l'état de droit. Le génocide nazi de la Shoah n'est pas à proprement parler une entreprise chrétienne, mais elle a pu se réaliser dans une Chrétienté laïcisée laissant se produire un néo-paganisme assassin, encadré par un État fort. Entre Nietzsche, une clique de théoriciens et Hitler la filiation est certaine. Voici exposée en quelques mots toute la misère d'une Chrétienté n'ayant pas approfondi le message de Jésus.

Passons maintenant à l'Islam. Mohamed, ayant compris toute la force du monothéisme, a lancé son combat contre le paganisme polythéiste qui clivait les différentes tribus arabes. Son projet politique était de les unir sous une même bannière pour constituer une unique organisation sociale. Il s'appuie sur une éthique pastorale et guerrière, proche de celle du Judaïsme de la première époque (Josué), tout en simplifiant beaucoup son corpus législatif. Simone Weil déclarait à juste titre que l'Islam est une religion de bédouins armés. Le Coran révèle en plusieurs endroits une sorte d'admiration, doublée de volonté persécutrice du Judaïsme. À l'opposé de la filiation avec la Chrétienté, l'Islam entretient avec le Judaïsme une relation de frères ennemis, assez proche sur le plan culturel et religieux ; la loi du talion faisant consensus entre les frères ennemis.

Avant de passer à l'actualité israélienne, nous allons pour l'heure montrer que les victimes de haines et de violences ethniques ne sont pas le monopole de la communauté juive. Et ici encore, le Judaïsme révèle à travers le mythe d'Abel et Caïn cette violence générique des individus et des communautés entre-elles, partageant bien souvent les mêmes valeurs. René Girard s'étend longuement sur le sujet : « Le caractère fondateur du meurtre est signifié... plus nettement que dans les autres mythes non bibliques mais il y a autre chose encore et c'est le jugement moral... L'importance de la dimension éthique dans la Bible est bien connue. » Mais l'Homme ne pouvant pas empêcher l'escalade de la violence, elle se propage à l'ensemble des peuples, au point que Yahvé se mord les doigts d'avoir créé l'humanité et lui inflige le Déluge en guise de punition. Toutefois, c'est la première fois qu'une tradition religieuse prend la défense des victimes pour engager l'homme à éviter les violences commises à l'encontre du « frère ». Ainsi, pouvons nous aujourd'hui avoir de la compassion pour les victimes des massacres génocidaires ou injustices perpétrés en-dehors du cas juif : les croisades contre les Albigeois, guerres de religions, génocides arménien et rwandais, etc. Et s'il y a récurrence, c'est que le peuple que l'on tente d'exterminer, a résisté à l'agression précédente en tant que communauté politique et culturelle autonome. Selon

moi, les Juifs auraient tort d'essentialiser la question du pogrom génocidaire, qui n'est pas de nature très différente du massacre ethnique téléguisé par les décideurs politiques. La seule distinction est à situer dans la position du Judaïsme, qui a révélé aux autres nations les fondements éthiques de l'humanité. Le peuple juif est haï, car il a empêché de génocider en toute bonne conscience.

Que pouvons-nous tirer de ces considérations en rapport avec l'actualité israélienne ? L'antisémitisme musulman est en pleine expansion, car il a trouvé un allié au sein du gauchisme culturel, alors que l'antisémitisme était persistant jusqu'au nazisme, avec quelque réminiscence plus récentes (Jean-Marie, mais pas sa fille). L'extrême gauche mélenchonienne valorise les violences révolutionnaires. Il faut se souvenir que la Révolution française, aujourd'hui glorifiée, a laissé faire les pogroms contre le clergé et les aristocrates, et organisé les génocides de la ville de Lyon et des Vendéens. Se rappelant des émeutes plus anciennes, l'islamogauchisme soutient franchement la haine contre la France, trouvant en outre un parfait bouc émissaire en la personne du Juif. On ne compte plus le nombre d'émeutes dans les « quartiers » depuis 20 ans, notamment la plus violente à la suite de la mort accidentelle du truand Nahel (déviant lui-même l'arme du policier). L'objectif des gauchistes est d'appuyer les ressentiments beurs pour lancer la révolution. L'islamogauchisme est la synthèse la plus aboutie entre la violence religieuse et laïque en vue de réaliser une révolution dont on ne sait pas si elle sera islamique.

Quelle est de son côté la violence exercée par Israël sur ses voisins ? Elle n'est pas portée par une haine populaire. A-t-on jamais vu un juif se faire exploser ou manier le couteau sanglant sur le marché de Casablanca ou pendant le pèlerinage de la Mecque ? Non, Israël fait intervenir ses militaires comme les autres pays occidentaux. Sa guerre menée n'est pas de nature différente des bombardements de l'Otan sur Belgrade en 1999, des guerres d'Irak et d'Ukraine. Ce sont des guerres technologiques provoquant des « dégâts collatéraux », un euphémisme cachant la mort de non combattants. Mais l'indignation est à géométrie variable selon les intérêts partisans ou étatiques.

Israël se trouve à la fois confronté au terrorisme islamique chronique, pur produit des instincts les plus rétrogrades de l'antique loi du talion, et à une communauté internationale lui réclamant d'exercer les règles de l'humanisme : droits de l'homme, dont Israël a jeté historiquement les prémices ! Cette double contrainte est facilement exploitée par le gauchisme internationalisé. Nétanyahou est le protagoniste d'une tragédie grecque, devant concilier des points de vue opposés, celui de la défense de son peuple et celui de ses alliés humanistes. Il n'y a pas d'autre issue pour la survie d'Israël que d'affaiblir radicalement son voisinage terroriste. Il ne faut pas oublier que c'est toujours l'ennemi qui vous désigne. Et si cet ennemi veut vous génocider, il faut exterminer son idéologie, même au prix de regrettables victimes. Comme en Allemagne, il fallait d'abord détruire totalement l'idéologie nazie au prix même du bombardement massif des populations civiles. Quand on vote massivement pour des idéologies mortifères, il ne faut pas s'étonner que des bombes vous pleuvent par la suite sur la tête...

Comme nous l'avons démontré, les violences religieuses ou ethniques sont entremêlées d'intérêts politiques. Dans le cas que nous étudions, le Hamas avait organisé depuis longue date son projet, depuis sa prise de pouvoir à Gaza en 2006. Grâce à des financements (ONU, Qatar, etc.), plus ou moins détournés, il a professé la haine du Juif dans les écoles et militarisé la population. Les atrocités commises le 7 octobre, qu'il serait insoutenable de décrire ici, ont été commises dans une ambiance de fête populaire. La prise d'otages dans des conditions terribles est également le marqueur d'un terrorisme des plus cruels. Il est donc difficile d'établir une distinction entre des milices et une population civile complice (localisation des otages). De plus, le Hamas joue sur deux tableaux ; d'un côté, il valorise le sacrifice – tels les nazis – et utilise sa propre population comme bouclier humain, de l'autre côté, il veut faire jouer la corde sensible humaniste en prenant à témoin la communauté internationale.

En conclusion, après cette étude de cas montrant l'intrication des violences religieuses et étatiques, nous avons pu déterminer les forces remuant l'humanité depuis que les États contrôlent de plus en plus les peuples dont ils ont la charge. Mais il serait inadéquat de penser que l'État puisse revendiquer une exclusivité sur la Rationalité et que l'Irrationalité dirige entièrement les phénomènes religieux. Comme le montre clairement la gestion politique du Covid, par exemple, les États se sont appuyés sur les peurs ancestrales et la manipulation de masse pour lancer leur projet totalitaire, conçu par les puissances financières globales (Gates & Co). Afin de retrouver leur Liberté, les peuples doivent impérativement trouver une stratégie idoine, tout en sachant que les conditions matérielles seront obligatoirement très mauvaises. Il ne reste plus qu'une voie spirituelle et salvatrice, celle bien sûr qui élève les hommes vers le Bien au milieu de toutes les violences auxquels ils sont déjà soumis. La Grâce des meilleurs prophètes a toujours consisté dans la plus rationnelle des analyses anthropologiques. Le monde attend cette figure qui saura le guider.